

# PETIT GO

David Delhommeau

Éditions ThoT  
Roman



Né à Paris en 1969, David Delhommeau est enseignant à Voiron (Isère). Il a travaillé pendant vingt ans dans le domaine de la solidarité internationale. Attaché aux questions de la défense des droits et de l'éducation au développement, il a vécu en Afrique et en Amérique Latine. Il est aujourd'hui engagé dans un réseau d'accueil de réfugiés.

*david.delhommeau@wanadoo.fr*



*Pour Cathy et Yacouba.*



« Combien de temps faut-il marcher avant que l'esprit se calme ? On ne se déplace plus alors seulement avec la tête mais avec tout son corps, comme un paysage qui avance dans le paysage, une vague contre une autre vague. Cela dépend de notre abandon [...] Si tu veux vivre heureux et longtemps, ne renonce jamais à la promenade, ne renonce pas à tes pieds, à ton souffle, à tout ton corps qui marche ne serait-ce que quelques pas... »

Jean-Yves Leloup, *L'assise et la marche*, 2011.

« L'histoire de notre lutte est désormais connue. Nous avons perdu notre foyer, c'est-à-dire la familiarité de notre vie quotidienne. Nous avons perdu notre profession, c'est-à-dire l'assurance d'être de quelque utilité en ce monde. Nous avons perdu notre langue maternelle, c'est-à-dire nos réactions naturelles, la simplicité des gestes et l'expression spontanée de nos sentiments. »

Hannah Arendt, *Nous autres réfugiés*, 1943.

## YOUSSEF

Youssef courait la ville à la manière d'un enfant dans une cour de récréation. Du matin au soir, il sautait d'un quartier à l'autre. De Treichville à Patte-d'Oie, de Matuté à Province. Les bouchons monstres qui balafraient la ville étaient son quotidien ; l'occasion d'étirer des discussions sans fin avec des clients toujours bavards des mêmes choses. Le prix du riz, la guerre, la Cour pénale internationale, la corruption, la Banque mondiale.

Youssef était chauffeur de taxi. Le soleil brûlant sur la tôle de son carrosse, les odeurs mélangées du trafic, les vendeurs de tout et de rien aux feux rouges repassaient chaque jour comme au défilé. Les pauses au maquis<sup>1</sup> des Sept Sœurs pour boire un café noir l'aidaient à tenir dans cette ville qui n'arrêtait jamais de vivre et dans laquelle les policiers avaient toujours faim d'argent. Sur les barrages, le rituel était tout le temps le même. Un coup de sifflet strident accompagné d'un mouvement de bras circulaire donnait l'ordre de stopper. L'œil inquiet du flic était comme un moment de théâtre aux dialogues répétés.

1. Restaurant populaire (Afrique de l'Ouest).



— Fais marcher les clignotants ! Et les freins ? Appuie dessus !

La fête de Tabaski, la parenthèse du ramadan ou la rentrée des classes rendaient les contrôles incessants et faisaient monter le prix des bakchichs.

Youssef aimait amener ses clients à bon port et recevoir leur « merci chef ! » qui ponctuait une course bien faite. Les mécontents claquaient la porte en jurant dans des langues africaines qu’il ne comprenait pas toujours, lui le petit Dioula qui avait appris le *nouchi*<sup>1</sup> dans la rue.

Son taxi embarquait chaque jour des dizaines de personnes. Fatiguées, harassées, joyeuses. Youssef connaissait tous les états de l’être humain. Sa voiture était un cabinet de consultation ambulante. Rassurant les uns, conseillant les autres, il était devenu un médecin du nu de la vie de ce pays toujours en guerre. Rebelles, Casques bleus, militaires français habitaient toutes les discussions. Comme des voisins encombrants, Youssef les transportait eux aussi.

Entre deux courses, il emmenait son taxi au bord de la lagune pour le faire laver par les enfants de brousse échoués dans la ville lumière. Leur service de nettoyage *all inclusive* coûtait quelques centaines de francs CFA ;

1. Forme d’argot qui mélange le français et plusieurs langues africaines.

de quoi manger le soir et même parfois se payer un lit pour dormir dans une chambre bondée de corps puants et fatigués.

— Et n’oublie pas les feux, faut les faire briller ! lançait-il à Lassana, frêle adolescent venu de l’Est et habitué à ses exigences.

Youssef vivait seul, dans une chambre qu’il louait à tant Solange, vieille femme acariâtre qui avait été autrefois mariée à un militaire tué lors d’une mission pour l’ONU au Congo-Kinshasa. Son dormant donnait sur une cour partagée, lieu de spectacle permanent où se mélangeaient courses d’enfants et palabres de couples en dispute. Enfant du pays, Youssef aimait regarder les petits, ceux des autres qu’il avait faits siens et qui étaient à tous.

— Vos enfants sont mes enfants, disait-il aux *mamas* parées de tissus de toutes les couleurs.

La vie était douce dans cet espace nu, malgré l’environnement du quartier rongé par les rondes de nuit et les tabassages. Le *tchac, tchac, tchac* des pilons fracassant le millet au fond du mortier répondait aux tirs nocturnes, comme un écho de vie face à la mort qui frappait aveuglément. Chaque jour, un cousin, un voisin, un copain de labeur était blessé ou tué par des groupes aux noms de héros de bandes dessinées : Ninjas, Trompe-la-mort, Black killers volaient, violaient, humiliaient au hasard de leurs virées sanglantes.

Les vieux de la cour semblaient hors du temps, palabrant sur la vie d'avant. Celle de la paix et des marchés pleins d'ignames et de manioc à bon prix. La vieille planche de bois tendue sur deux grosses pierres était leur refuge.

— Petit, attention à toi ! disaient-ils à Youssef quand il quittait la cour pour remplir son taxi.

## TAXIMAN

La compagne carrossée de Youssef roulait à vive allure dans la nuit. La radio crachait une musique pour danseurs de coupé-décalé<sup>1</sup>. Le client, assis à l'arrière, lui avait demandé de prendre le chemin le plus court pour aller à PK23, quartier sud de la ville. Habitué aux contorsions urbaines pour aller d'un point A à un point B, Youssef avait accepté de déroger à l'une de ses règles de sécurité : éviter les boulevards où étaient postés au hasard des carrefours des groupes d'hommes armés et drogués, contrôlant et rackettant tous ceux qu'ils arrêtaient d'un signe de kalachnikov.

« Va tout droit et je te donne double ! », avait ordonné le client, dont l'arme qui dépassait de son pantalon avait aidé Youssef à prendre sa décision. Il connaissait les dangers de son métier. Surtout celui du braquage de la boîte dans laquelle il rangeait l'argent gagné en courses. Roulant à tombeau ouvert, il n'avait croisé aucune autre voiture sur les rubans bitumés. Sur les bas-côtés, hommes, femmes et enfants marchaient d'un pas rapide dans la nuit tombante pour ne pas être attrapés par le

1. Mouvement populaire musical.

couvre-feu, cette petite fin du monde dont beaucoup pensaient qu'elle engloutissait tous ceux qui ne la respectaient pas.

« Tu discutes et on passe », ordonna le client à la vue du barrage qui se présentait sur le boulevard portant le nom d'un président français. Dans ses phares, Youssef distinguait des jeunes, dont certains étaient avachis sur un vieux canapé, bières et joints à la main. La torche brandie sur son visage était l'ordre d'ouvrir sa fenêtre pour se présenter :

— Tu vas où ? demanda l'homme vêtu d'une veste de l'armée malienne et d'un vieux jogging Adidas.

— J'emmène un client à PK23, répondit Youssef, scrutant le fond des yeux de son interlocuteur pour mesurer son degré de lucidité sous l'emprise des drogues.

— Donne-moi tes papiers, lança l'apprenti guerrier à l'homme assis à l'arrière du taxi.

Après vérification par un autre type portant un vieil uniforme de l'armée libérienne, Youssef put reprendre sa route. L'absence de palabres et la rapidité du contrôle l'étonnaient. Sans doute son client était-il connu du groupe, à moins que la consonance du nom inscrit sur sa carte lui ait servi de laissez-passer sans autre discussion ?

Le métier de taxi était celui du hasard. Le matin au bord de la lagune dans la zone des Ébriés, l'après-midi au marché de Magnaboudou, à charger les *mamas* aux

bras encombrés de *super-wax*<sup>1</sup>. Youssef démarrait chaque journée comme si celle de la veille n'avait pas existé, convaincu à chaque fois de sa bonne fortune qui le ferait rentrer en vie et les poches pleines. Il devait chaque jour payer 50 000 francs CFA à un dénommé Babou pour utiliser le taxi. Son salaire était tout ce qu'il gagnait en plus pendant le reste de la journée. Les encouragements matinaux des vieux de la cour étaient son gri-gri, le porte-chance qui lui permettrait de ne pas faire de mauvaises rencontres comme son cousin Isidore. Dans la force de l'âge, il avait été tué deux ans plus tôt par des bandits déguisés en policiers.

1. Tissu africain fabriqué en Hollande.

## FATOUMATA

Enfant de Soumayé, village de l'Ouest, Youssef avait toujours connu Fatoumata, fille de Khaled et Mamata, Burkinabés installés aux franges du village. Creusant, piochant, retournant la terre sèche de leur maigre parcelle, ils parvenaient à se nourrir, et même parfois à vendre quelques ignames et oignons sur le marché de la ville d'à côté.

Fatoumata était l'aînée des six filles du couple de paysans. Ronde et petite, elle portait fièrement ses jeunes années, loin de l'école où elle n'était jamais allée. Le travail aux champs était sa principale activité. Accompagnant chaque jour sa maman, elle grattait la terre tout en surveillant ses deux petites sœurs, assises au bord du champ comme des spectatrices de la vie de leur famille. Khaled, le père, était parfois présent. Le plus souvent, il réglait des affaires que lui seul connaissait.

Les journées commençaient au milieu de la nuit. Allumer le feu, porter la marmite pleine d'eau étaient les premiers gestes de Fatoumata. Elle ne mangeait que quand tout le monde était prêt à se rendre aux champs.

Youssef aimait Fatoumata depuis toujours. Petit, il avait joué avec elle au bord des cultures, quand les

mamans posaient délicatement leur enfant au sol pour se soulager de leur poids sur le dos. Youssef avait grandi avec Fatoumata dans un bout de champ. Celui que ses parents possédaient de manière précaire et qui rendait des cultures de manioc et de sorgho en quantité jamais suffisante pour nourrir toute la famille.

Le père de Youssef, Dialou, avait trois femmes : Yasmina, Martine et Douce. Fils de Yasmina, première femme de Dialou, Youssef était l'enfant partagé de Martine et Douce qui le choyaient et le protégeaient comme un fils aîné. Ses douze frères et sœurs avaient également trois mamans en partage. Le plus petit, Barredine, était aveugle de naissance. Accroché au dos de sa maman de sang, Douce, il était le préféré de Youssef qui aimait lui chuchoter le soir des histoires.

La vie au village était difficile, souvent agitée par des aléas qui survenaient sans crier gare. Une fois, c'était le ventre de Yasmina qui lui faisait mal comme si des lames de couteaux y cherchaient refuge. Elle s'enfonçait alors dans la forêt pour aller au-devant de Guiro, l'homme caché qui donnait des remèdes. Une autre fois, c'était l'arrivée au village d'hommes entassés sur des pick-up et demandant à la volée du riz-sauce avec de l'agouti<sup>1</sup>. Au mieux, ils s'empiffraient sans payer. Au pire, ils tournaient autour des jeunes filles pour leur faire peur ou leur

1. Rat de brousse.



promettre une belle vie si elles partaient avec eux. Parfois, ils en prélevaient une comme un dû. Elle leur servirait d'esclave sexuelle. La guerre plantait ainsi ses griffes dans le village pour rappeler qu'elle était l'affaire de tous et que personne ne pouvait lui échapper.

Youssef, entre les travaux aux champs, devait s'occuper des quatre vaches du frère de son père. Comme un trésor à surveiller pour que personne ne le vole, il emmenait les princesses efflanquées à l'entrée de la forêt pour qu'elles mangent quelques rares herbes folles. Petit homme au milieu des bêtes, il regardait passer les avions dans le ciel, ces machines de fer qui crachaient des nuages. Subjugué par ce spectacle, il les attendait pour les suivre du regard, se demandant qui pouvait être transporté de la sorte.

Youssef prendrait un jour l'avion. Il avait déjà acheté son billet pour lui et Fatoumata, l'amoureuse qu'il emmènerait dans le ciel.